

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

VOUS ÊTES TOUS DES FILS DE PUTE  
traduit par C. Vasserot, 2001

NOTES DE CUISINE  
traduit par C. Vasserot, 2002

AFTER SUN  
*suivi de*

L'AVANTAGE AVEC LES ANIMAUX,  
C'EST QU'ILS T'AIMENT SANS POSER DE QUESTIONS  
traduit par C. Vasserot, 2002

FALLAIT RESTER CHEZ VOUS, TÊTES DE NŒUD  
traduit par C. Vasserot, 2002

BORGES  
traduit par C. Vasserot, 2002

L'HISTOIRE DE RONALD, LE CLOWN DE McDONALD'S  
*suivi de*

J'AI ACHETÉ UNE PELLE CHEZ IKEA POUR CREUSER MA TOMBE  
traduit par C. Vasserot, 2003

JARDINAGE HUMAIN  
traduit par C. Vasserot, 2003

ROI LEAR  
traduit par I. Garma-Berman, 2003

PROMETEO  
traduit par D. Laroutis et M. Di Fonzo Bo, 2003

AGAMEMNON  
traduit par C. Vasserot, 2004

GOYA  
JE PRÉFÈRE QUE CE SOIT GOYA QUI M'EMPÊCHE DE FERMER L'ŒIL  
PLUTÔT QUE N'IMPORTE QUEL ENFOIRÉ  
traduit par C. Vasserot, 2006

ET BALANCEZ MES CENDRES SUR MICKEY  
*suivi de*

APPROCHE DE L'IDÉE DE MÉFIANCE  
traduit par C. Vasserot, 2007

BLEUE, SAIGNANTE, À POINT, CARBONISÉE  
traduit par C. Vasserot, 2009

C'EST COMME ÇA ET ME FAITES PAS CHIER  
traduit par C. Vasserot, 2009

RODRIGO GARCÍA

Versus

*Traduit de l'espagnol  
par  
CHRISTILLA VASSEROT*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé le 25 octobre 2008 au XXIII<sup>e</sup> Festival ibéro-américain de théâtre de Cadix (Espagne) dans une mise en scène de l'auteur.*

*Avec les comédiens Patricia Álvarez, David Carpio, Amelia Díaz, Rubén Escamilla, Juan Loriente, Nuria Lloansi, Isabel Ojeda, David Pino, Daniel Romero et Víctor Vallejo.*

Lumières : Carlos Marquerie.

Animation : Cristina Busto.

Vidéo : Ramón Diago.

Musique : Tape, Chiquita y Chatarra, David Pino, David Carpio.

Costumes : Belén Montoliu.

Régie générale : Roberto Cafaggini.

Création sonore : Marc Romagosa.

Production : Mónica Cofiño, Mariate García.

Photographies : Javier Marquerie.

Une production de la Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales (SECC) avec la collaboration de Laboral Teatro, Gobierno del Principado de Asturias.

La création à Cadix a été organisée par la Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales (SECC), Consorcio para la Conmemoración del II Centenario de la Constitución de 1812.

Titre original :

*Versus*

© 2009, Rodrigo García

Tous les droits de représentation pour la langue française  
sont aux Éditions Les Solitaires Intempestifs

© 2009, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-268-9

## DE L'ART CONTRE L'IDIOTIE

*à propos du spectacle de Rodrigo García*

La première et dernière chose que m'inspire la pièce de Rodrigo García est le besoin de ne pas sombrer dans les lieux communs. Refuser que les lieux communs annulent notre indépendance et notre perception.

La scène est un énorme rectangle où il se passe des choses. Le mur du fond est une fenêtre de lumière qui nous montre autre chose et qui finit par faire partie de la scène. Un minuscule être vivant, qui commence à peine à vivre, donne des coups de pieds, poussé par un instinct animal : se nourrir et venir au monde. Sa mère chantonne et frappe sur des percussions dans les airs, tout en accueillant les spectateurs. Le petit être vivant a la musique garantie dans sa bulle de liquide amniotique.

C'est le début de *Versus*, une fête contre la sottise. La guerre d'indépendance commence. L'indépendance face au pouvoir. Deux acteurs nous parlent de leurs voyages à travers la planète et des enquêtes qu'ils ont menées sur la façon stupide dont les enfants mangent les pizzas, dans n'importe quel recoin du monde civilisé. La globalisation de l'idiotie. Éduqués pour l'idiotie et le gaspillage. Un homme se parfume et se parfume et se parfume, de la tête aux pieds,

littéralement, jusque dans ses chaussures, jusqu'à épuisement du flacon de parfum, jusqu'à ce que sa puanteur nous atteigne.

Au centre du rectangle que forme la scène, un second rectangle, un sol tapissé de livres, transformé par la lumière en cadre noir, en un trou de lumière noire.

Il s'opère un jeu de tourments et de souffrances. Une femme enceinte est forcée de boire de l'eau jusqu'à épuisement. Une autre femme, enveloppée dans une toison d'agneau, est attachée comme un animal, pieds et poings liés, à même le sol. Dans la fenêtre de lumière, au fond, son image jumelle, un agneau attaché, immobile et placide, dans l'attente de son propre sacrifice : l'*Agnus Dei* de Zurbarán, une image qui fait frémir. En évoquant cette superposition d'images si contradictoires et complémentaires à la fois, il me vient à l'esprit qu'un autre des « thèmes » qui traversent la pièce est cette recherche du frémissement. Cette plongée dans l'abîme.

Une femme nous parle des coups de pute et des naissances. Une hache se transforme en skate-board. Rubén danse sur sa hache-skate-board. Une fois de plus, l'étrangeté familière qui nous entoure. La diversion et le danger de la violence et de la mort. Des litres de lait pour une danse endiablée. Des messages écrits sur des spaghettis. Des conversations paradoxales : amour, idiotie, humiliations, perplexités, inquiétudes, excès, peurs, lâchetés. « L'obscurité oriente, la lumière du jour confond tout. »

D'énormes ballons gonflés d'air transforment la scène et nous présentent deux lieux opaques. Des cavernes remplies d'ombres et de voix. Une femme, dans l'ombre d'un de ces deux ballons – son image

est retransmise en très gros plan dans la fenêtre de lumière du fond –, prépare en direct et dévore un steak tartare tout en nous parlant, la bouche pleine, de Paul Cézanne et des chemins balisés, aveuglement stupides car ils nous empêchent de créer nos propres chemins, d'aller chercher dans nos propres mystères. L'autre ballon devient une silhouette recouverte d'un drap : une évocation, encore étrangement familière, des femmes enfermées dans des tissus faisant office de prisons. Dans sa prison de tissu, l'acteur nous parle de l'amour et des ténèbres : « Quand on marche dans les ténèbres, on s'accroche au premier rayon de lumière venu. »

L'insupportable contradiction entre la beauté et la douleur du monde.

Discours d'un joueur de tennis. Discours d'un *murguero* de Buenos Aires : « la voix de la rue », comme on dit, ou plutôt sa voix dans la rue. Deux chanteurs de flamenco. Le *murguero* Víctor, après avoir dansé sur un parterre de lait – une danse qui détruit le joli paysage-parterre de livres –, après un discours douloureux et perplexe, s'introduit dans un linceul puis est introduit dans un cercueil, embaumé comme un mort. Arrivent sur scène des couronnes mortuaires qui forment le mot « FIN ». Un cercle parfait – naissance, vie et mort – qui dessine sur nos lèvres un sourire d'émotion, comme si nous étions le fœtus, la vie et même le mort qui vient ensuite saluer.

Bien des choses qui se déroulent sur scène sont indescriptibles. *Versus* est un spectacle si complexe (comme tous les spectacles de Rodrigo García, en fait) qu'il est impossible de le décrire ou de le raconter en dehors de la scène. On peut juste en esquisser

un pâle reflet. Les éclairages que Carlos Marquerie transforme toujours en pure poésie tangible : de la lumière dans les airs et sur les objets. Les animations de Cristina Busto : le passage invraisemblable des avions entre les tours jumelles, intactes ; l'interrogatoire mené par le singe bilingue, ce « putain de singe » à qui on a paraît-il manqué et qui nous traite de « sons of bitches » et de « motherfuckers ». La musique en direct de Chiquita y Chatarra. La liste est interminable et probablement inutile, car l'essence de la scène ne peut être perçue que dans son lieu naturel, dans son être, dans son déroulement. Il s'agit d'une autre réalité. Nous ne pouvons évoquer ici que la certitude et le désir de cette autre réalité. Une approximation. Une invitation à nous immerger dans l'une des voix les plus puissantes du théâtre contemporain, qui nous convie à partager nos propres paradoxes. J'insiste : une invitation à nous immerger, pas à flotter comme des grenouilles ébahies à la surface de l'eau.

ANTONIO FERNÁNDEZ LERA

Je n'arrive toujours pas à savoir si l'essentiel est ce qu'on dit ou ce qu'on cache. En général, quand on répète une pièce de théâtre comme celle-ci, on croit qu'il vaut mieux exprimer haut et fort ce que tout le monde pense ou rêve sans jamais le faire ni le dire.

Et puis ensuite, on se dit que non : une pièce de théâtre devrait cacher les choses, ne pas les dévoiler, ne jamais montrer nos sentiments.

Cela met à l'épreuve notre capacité poétique, la nôtre à tous, y compris celle du public, car nous voilà confrontés, en solitaire, à des instants toujours incomplets, à des réalités énigmatiques, au lieu de nous borner à commenter la réalité (ça, c'est l'affaire de la science, pas de l'art).

Offrir des zones de pénombre et ne jamais exposer d'idées claires, cela semble plus judicieux. Je te fais goûter à l'obscurité car c'est dans l'obscurité que les enfants ont peur

et dans l'obscurité les amants se reconnaissent, et les enfants – encore les enfants – sombrent dans des rêves noirs

et les pêcheurs l'appellent

et les oiseaux la commentent

et les balayeurs lui crachent dessus et l'enlaidissent  
et les ivrognes l'ignorent et la dédaignent à chaque  
nouvelle cuite

et le rat en tire profit mieux que personne, de l'ob-  
scurité,

et le vent s'y perd et y passe quelques mauvais  
moments

et la lune est sa grande ennemie

et le chirurgien profane la nuit de nos corps

– jamais un corps ne devrait être ouvert par la main  
humaine, sauf en cas de bagarre.

Dans l'obscurité jamais tu ne trébuches, car elle te  
tient en éveil.

L'obscurité oriente, la lumière du jour confond  
tout.

Vous n'avez qu'à chanter les louanges de l'aube et  
du crépuscule.

Moi, je n'y ai connu que des déboires.

En revanche, dans la nuit de la forêt secrète et noire

j'ai senti la rivière et les cerfs en rut et la rafale de  
vent dans les branches invisibles, comme des amis  
en qui je pouvais avoir confiance.

Toutes les naissances devraient avoir lieu dans  
l'obscurité de la forêt, ou du moins dans l'obscurité  
d'une chambre à peine éclairée par les pleurs du  
nouveau-né.

Parce que la vie s'écoule en cachette, les pièces de  
théâtre devraient en représenter les secrets, et non la  
part la plus vulgaire, comme c'est souvent le cas.

On peut tomber amoureux de n'importe qui n'importe quand. Ce qui discrédite l'idée romantique que l'on se fait de l'amour.

C'est un besoin qu'il faut assouvir, comme la soif.

On tombe amoureux quand on ne se supporte plus soi-même et qu'on a besoin de partager ce poids avec quelqu'un d'autre, qui cherche à peu près la même chose.

La tâche de l'amoureux est alors double : se supporter lui-même et l'autre aussi, mais il semble que ce soit plus tolérable que de vivre sans amour.

L'amour est tellement important, tellement nécessaire, que peu importe l'autre. L'amour exclut l'être aimé. L'amour s'impose comme quelque chose d'abstrait, et on se fiche de savoir qui on aime.

Quand on marche dans les ténèbres, on s'accroche au premier rayon de lumière venu.

Quand tu es dans la dèche, tu ne fais pas la fine bouche, tu sors et tu chopes ce que tu trouves.

Reste ensuite à s'auto-convaincre : te dire à toi-même que c'est de l'amour et que cette personne sur qui tu es tombé et que tu as fait entrer chez toi est effectivement un rayon de lumière.

Dans 90 % des cas, on découvre en moins de 72 heures qu'en fait cette personne n'était pas vraiment ce qu'on pourrait appeler un « rayon de lumière ».

Parfois, tu ramènes chez toi des gens qui ajoutent encore plus d'obscurité à l'obscurité, et ils rendent l'obscurité tellement dense que tu pourrais la prendre dans ta main, la serrer fort, et la faire couler.

Mais, le temps passant, l'amoureux chronique transforme à nouveau la personne censée être l'objet de son amour en rayon de lumière, dans ces moments de désespoir, quand on a besoin de compagnie humaine.

Aucun être n'éclaire la vie d'un autre, c'est comme ça et me faites pas chier.

Tout ça c'est des mensonges, parce qu'on a peur de crever tout seul.

On invente tous des rayons de lumière qu'on attribue à des personnes vulgaires et dégoûtantes, incapables de penser à autre chose qu'à elles-mêmes, et presque toujours il s'agit d'hommes et de femmes impitoyables tellement ils sont bêtes, impitoyables sans intention de l'être.

Quand je parle de ça, en général, je me retrouve tout seul : il y a ceux qui vont aux toilettes et ne reviennent jamais, ou ceux qui tout à coup se rappellent qu'ils avaient un rendez-vous ou un truc à faire avec leurs gosses.

C'est pareil quand, dans les moments de fragilité, on fait confiance à des inconnus.

Ils me répugnent, ces gens tellement en manque d'affection qu'ils se livrent au premier inconnu qui passe et qu'ils en arrivent même à trahir leurs proches.

Ils tombent sur un inconnu qui se la joue sympa dans un bar et ils lui racontent des choses de leur vie qu'ils ne devraient jamais raconter à un étranger, et puis ils l'invitent à dormir chez eux, ils l'autorisent à donner son avis sur des questions privées, et ils finissent par lui confier le numéro de leur compte en banque.

Pourtant nul n'est censé ignorer que, pendant les quatorze ou seize premières heures, tout le monde est charmant, sauf qu'au bout d'un moment le soufflé finit par retomber.

Ensuite, les voilà qui se moquent quand ils lisent dans la presse des histoires d'arnaque niveau maternelle. J'arrive pas à croire qu'on ait pu arnaquer quelqu'un avec un truc aussi évident, ils disent. Alors qu'ils viennent de déballer leur vie au premier connard croisé dans un bar.

Je préfère avoir affaire au salaud qui m'a fait chier toute ma vie qu'au premier inconnu qui un soir, bourré ou camé, veut se faire passer pour un type honnête et sympa, cultivé, intéressant.

Mieux vaut être affligé par la malveillance familiale plutôt que de découvrir de nouvelles malveillances et en crever de rage ou d'angoisse.

Je suis justement en train de lire un livre qui parle de ça. Il s'intitule : *Je préfère que ce soit Goya qui m'empêche de fermer l'œil, plutôt que n'importe quel enfoiré.*

Guerre & plaisir

Plaisir & humiliation

Humiliation & économie

Humiliation & guerre

Guerre & marché

Plaisir & économie

Humiliation & instinct

Perversion & guerre

Perversion & marché

Satisfaction & économie

Régal & guerre

Délice & humiliation

Victimes & économie

Jouissance & mort